Sept semaines à Lucerne [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **5 (1876)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1040077

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SEPT SEMAINES A LUCERNE

Ce même convoi emmenait avec nous, dans sa course rapide, Vaudois, Valaisans, Genevois, inconnus de la veille, amis du lendemain. L'on quittait qui les bords de la libre Sarine, qui les rives du bleu Léman, qui les berges agrestes du Rhône impétueux, pour le légendaire lac des Quatre-Cantons. Même carrière, même esprit de solidarité, même esprit de révolte contre la loi qui nous enlevait à nos modestes pénates, enfin même destinée pour la plupart ; c'étaient autant de raisons plausibles pour que toute contrainte fût bannie d'entre nous, pour qu'un sans-gêne cordial et de bon aloi y régnât ; aussi, la connaissance se fit-elle d'emblée entre tous ces confrères en pédagogie ; échange de gourde, chaleureuse poignée de mains et nous voilà les meilleurs amis du monde. Point ne fut besoin de présentation.

C'était plaisir de voir l'entrain, l'exubérante gaieté qui régnait entre nous. Insouciance ou besoin de s'étourdir contribuaient également à nous tenir en liesse. Aussi, chants patriotiques, improvisations burlesques, emphatiques déclamations, jeux de mots spirituels, brocards à l'adresse du militarisme étaient jetés pêle-mêle aux échos des tranchées, des tunnels et des bois que nous traversions. On faisait contre mauvaise fortune bonne figure.

C'est vous dire qu'on s'occupait fort peu du paysage du reste assez monotone qui s'étend de Fribourg à Berne. Bientôt apparurent dans le lointain les flèches élancées, les rouges toitures de la ville fédérale, Berne, la puissante ville de l'Aar, la cité aux vivantes armoiries, la patrie de la chaussure rationnelle..... Point ou peu de séjour; le temps d'adjoindre au convoi les véhicules contenant les recrues bernoises et... vogue la galère.., en route, mauvaise troupe. On eût dit qu'on avait hâte de se défaire de ces pédants citoyens.

C'est par l'Entlibuch qu'on nous dirigea sur Lucerne. C'est une vallée assez pittoresque, si j'ai bonne souvenance. Pardonnez, lecteur, si je suis avare de descriptions : je n'en saurais faire de vraies, car pour lors nous n'étions rien moins qu'amateurs de la belle nature. Il est possible que, sous nos yeux écarquillés par le rire, se soient déroulés de riantes scènes pastorales, de poétiques idylles ou de sévères paysages à la Salvator Rosa ; c'est fort probable. Mais, voyons, convenez-en : aurait-ce été d'un ridicule assez réussi de voir des fantassins fédéraux faire du sentiment, poétiser en wagon, et lancer d'élégiaques exclamations aux quatre coins de notre compartiment lambrissé, au milieu d'un opaque nuage de fumée, au sein d'une atmosphère à suffoquer un turco ?.. La pensée s'était matérialisée sous notre martial couvre-chef. Cependant, il est une chose dont je suis fort certain ; c'est que je ne sache pas voie ferrée possédant à un si haut degré, l'heureux don d'agacer outre mesure les nerfs même les plus fortement trem-

pés du plus flegmatique voyageur. Quelle lenteur! Quels cahots C'est à l'instar du Bulle-Romont. Etes-vous édifié ?

D'aucuns pourraient trouver mauvais qu'on batte ainsi en brèche les voies ferrées : tant pis, j'en ai trop souffert.

Enfin, cahin caha et tout en méditant sur le proverbe : « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage, » on arriva quand même à destination.

Nous étions à Lucerne. Le soleil était haut à l'horizon. L'astre brillant du jour versait des torrents de lumière, lançait de vrais jets de flamme sur nos têtes abritées par les ailes absentes de la coiffure fédérale. Phébus, pactisant avec les prêtres de Bacchus et les émules de Gambrinus, marchands de liquides, faiseurs et débitants de rafraîchissements en tous genres, avait conservé là pour la circonstance ses plus brûlants baisers, son haleine embrasée caressait ardemment nos faces cramoisies. Ajoutez à cela une brise carabinée, soulevant avec une généreuse prodigalité, l'épaisse couche de poussière sous laquelle disparaissait le macadam et le pavé des rues, et vous aurez une idée de l'accueil que nous firent les éléments conjurés. Nous n'étions qu'au prologue de nos tribulations.

De la gare, on nous fit prendre le chemin de la place d'exercices; elle était située à une demi lieue seulement!.. Bref, en marche, pour l'Allmenn : c'est le nom de la place.

Figurez-vous ces pauvres hères de régents, le ventre creux, le gosier desséché, ployant sous le faix de la chaleur et du lourd uniforme, et nonobstant obligés de marcher d'un pas relevé, dans trente centimètres de poussière !.... Certes, on s'en voit d'autres en campagne, mais pour débuter c'était raide. Nous étions haletants, aveuglés; une sueur abondante ruisselait de nos fronts poudreux ; une soif ardente nous dévorait... mais pas moyen d'y porter remède malgré les alléchantes enseignes qu'on voyait à droite et à gauche.

Enfin, après une pause démesurée sur ce champ de manœuvres que nous devions arpenter si souvent, nous rentrâmes en ville, nous fîmes notre entrée triomphale dans la caserne désormais notre habitation.

— Ah ! — Ouf ! — Puaf ! — Quelle chaleur ! — Quelle poussière ! — Quel trou ! — Quel chien de métier ! — Et une kyrielle d'exclamations de colère, de dépit, de désappointement se firent jour dans l'immense dortoir où l'on nous logea provisoirement ; et chacun de s'étaler lourdement sur sa couche rustique. Mais l'estomac cria famine ; il fut d'une éloquence telle qu'il triompha de la fatigue ; concevez la chose ; depuis l'aube on n'avait rien pris.

Nous pouvions enfin et satisfaire nos besoins matériels et contenter notre curiosité. Nous avions deux heures à passer en ville ; on les mit à profit.

— « Nous y sommes dans ce séjour tant choyé ! Elle est à nous l'enfant gâtée des touristes! — Holà! désœuvrés cosmopolites, c'est nous qui, grâce à notre habit, régnons désormais ici. A nous le

haut du trottoir ; à nous de fendre, sur une rapide embarcation, les ondes bleues du beau lac ; à nous les longues flâneries sur les quais ombreux !... Oui, et à nous aussi les pavés raboteux, les rues sinueuses, les routes fangeuses ; à nous de sillonner..... avec nos bottes irrationnelles... les flaques d'eau de l'Allmenn ; oui, ceci surtout nous appartient. » — Telles étaient nos réflexions.

C'était donc là notre « Terre promise. » Josué nous apparaissait sous le képi largement galonné d'un colonel-fédéral. La manne insipide était métamorphosée en un succulent spatz et en une délectable soupe au gruau !.. Plus de vicissitudes, des jours tissus d'or et de soie à couler dans ce nouvel Eden !... Néanmoins on appréciait le panorama magique que le regard embrassait.

— Vous n'aimez point les descriptions oiseuses, n'est-il pas vrai, lecteur ? Aussi, en deux mots vous donné-je une idée du coup d'œil.

D'abord la ville : rues tortueuses, malpropres, tours rafraîchies, et, sauf quelques exceptions, vieilles et sombres maisons sans pittoresque, en somme rien de remarquable, les deux ponts couverts en bois excepté, peut-être : voilà pour l'intérieur.

Les quais : triples rangées d'arbres, nombreux promeneurs, brillants magasins, hôtels architecturaux somptueusement décorés et entourés de délicieux jardins, puis devant soi, le lac qui déroule ses flots d'azur avec un harmonieux murmure. De majestueux vapeurs, d'élégants batelets, de frêles esquifs sillonnent en tous sens la liquide surface ; puis, de loin en loin, un cygne dont la blanche parure se marie heureusement au bleu foncé des eaux, et, vaisseau vivant, y trace, lui aussi, son gracieux sillon.

Les alentours : paysage très-accidenté, coteaux boisés, de blanches villas émergent d'un océan de verdure.

L'horizon : à l'est le majestueux Righi couronné d'hôtels aux scintillantes toitures, recouvert d'une verdoyante parure sur laquelle rampe de temps à autre un léger nuage diaphane : c'est le panache de la locomotive ; au sud, le Pilate orgueilleux, échancré, dentelé, déchiqueté par la puissante main des siècles et cachant sa tête altière au sein des nues. De tous côtés des collines, des monts, des forêts ; rien de nu : tout est paré.

— C'est beau ! c'est grandiose ! Heureux qui peut y fixer sa tente ! Heureux l'artiste qui, sans souci du lendemain, parcourt à petites journées, le bâton à la main, ce pays enchanteur !.. Ainsi disait-on. Et l'on soupirait et l'on geignait et..... — C'est l'heure ! rentrons, camarades ! Vite en caserne, ou gare le violon ! Et chacun de détaler et d'emboîter le pas du caporal qui venait de nous avertir. La danse allait commencer : on entendait la musique !

A. R.

(A suivre)